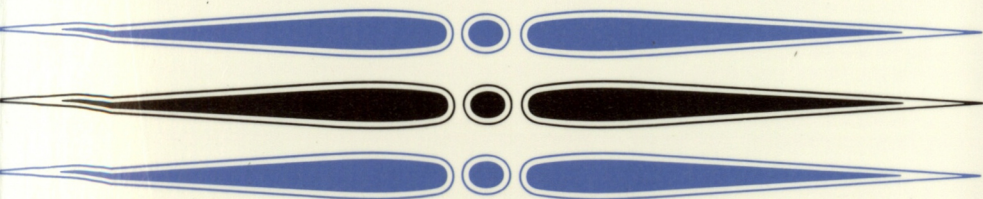


Emmanuel Berl

HISTOIRE
DE L'EUROPE

*D'Attila
à Tamerlan*



La suite des temps

GALLIMARD

• *Éditions Gallimard, 1946, renouvelé en 1973.*

PRÉFACE DE 1969

Ce livre a été écrit par un historien de fortune dans la grande infortune de l'Occupation. J'en mesure, certes, les déficiences ; la dimension du sujet les rendait, de toute manière, inéluctables, la misère bibliographique du village corrézien où il fut rédigé l'aggrave encore.

Je me permets néanmoins de le remettre sous les yeux du public. C'est qu'il me semble avoir profité de ce dont il a pâti. L'histoire européenne du v^e au xvi^e siècle, faite de mémoire, laisse mieux paraître ses grandes lignes.

Elle a été dominée par les systoles et les diastoles de la masse énorme constituée par la steppe et les montagnes asiatiques et les tribus nomades qui les peuplaient. Invasion des Huns au v^e siècle, des Magyars au ix^e, des Mongols au xiii^e, des Turcs osmanlis au xiv^e ; pour l'historien comme pour le géographe, l'Europe est d'abord un isthme de l'Asie.

Sa puissance ultérieure fait oublier sa faiblesse originelle : les sédentaires ont triomphé des nomades. Il n'en reste pas moins que la suprématie militaire des nomades était encore une donnée évidente, au début du xv^e siècle, pour l'historien génial que fut Ibn Khaldoun.

Tout change alors. « Le monde subit une création nouvelle » comme il avait lui-même pressenti. Grâce au génie militaire de Tamerlan, le vent d'est cesse de l'emporter sur le vent d'ouest. Tamerlan écrase Toktamich, chef de cette Horde d'Or qui, depuis un siècle et demi, tenait sous sa griffe la Russie. Et il écrase Bajazet qui, vainqueur de toutes les armées chrétiennes, allait faire dès le début du xv^e siècle, dans Constantinople, l'en-

trée qu'y fera — mais avec un retard de cinquante ans — Mahomet II.

Libérée des Mongols, la Russie va commencer la longue marche qui la mènera jusqu'au Pacifique ; fixant au sol les nomades terrifiants d'Attila et de Gengis. Protégée par elle, l'Europe occidentale va pouvoir développer son histoire, indépendamment de l'Asie. Elle n'a plus à craindre les typhons de la steppe. Elle peinera toutefois jusqu'au XVIII^e siècle pour contenir dans la vallée du Danube la menace ottomane. Elle oublia, elle a feint d'ignorer que, même sous Louis XIV, l'empire turc est, à lui seul, plus vaste, plus peuplé, plus riche, que tous les royaumes occidentaux réunis. Molière peut rire des mamamouchis ; en fait, le Sultan reçoit les ambassadeurs des États chrétiens, et ne daigne pas leur en envoyer.

Mais, en même temps que les Russes conquièrent la steppe, l'Europe occidentale lance sur les mers ses navires armés de boussoles. Elle tourne la muraille que le Touran lui oppose, atteint les Indes, les Amériques, établit sur les côtes que ses navigateurs découvrent les comptoirs qui les transforment et qui l'enrichissent d'or, d'argent, de sucre, d'épices.

Elle a baptisé « Renaissance » cette naissance. Toujours, elle veut conquérir le passé en même temps que l'espace et mobilise ses archéologues en même temps que ses explorateurs. Mais l'historien pas plus que le biologiste ne peut donner un sens clair à ce mot de Renaissance qui voile d'un tulle illusoire le jeu éternel de la vie et de la mort : l'Europe humaniste ne pouvait être et ne fut pas une renaissance de la Romania morte. Elle a revendiqué son héritage — et celui de la Grèce — mais elle a revendiqué, de fil en aiguille, l'héritage de toutes les civilisations, de toutes les formes, de tous les styles.

Qu'un auteur aussi amoureux de précision que Valéry ait pu écrire : Europe = Grèce + Rome + Christianisme, éveille en moi une surprise toujours renouvelée. Car enfin Valéry est d'abord un poète. Or ni Tristan et Ysolde, ni Roméo et Juliette, ni don Quichotte, ni Faust ne sont des Grecs organisés par Rome et convertis par saint Paul.

Cette revendication étrange — que les artistes modernes étendent jusqu'aux fétiches océaniens et aux bisons d'Altamira — fausse la vue qu'a l'Europe, non seulement de son histoire, mais même de sa géographie. Elle la conduit à poser, ériger en frontières

l'Oural qui n'a jamais séparé ses riverains, le détroit de Gibraltar, et les Dardanelles qui furent beaucoup plus souvent des ponts que des fossés. Elle conduit à méconnaître, à sous-estimer Byzance dont l'Empire a duré plus d'un millénaire et contre lequel se sont brisés tour à tour les invasions du v^e siècle, la Perse des Chosroès, l'Islam colossal des Omeyyades, les Bulgares vaincus par les glorieux empereurs macédoniens.

Elle conduit à oublier et contester que l'Europe fut — du v^e au xi^e siècle, fût-ce à l'époque carolingienne — un pays sous-développé dont l'avenir incertain contraste avec les splendeurs de Byzance, de Bagdad, de Cordoue, d'Alexandrie.

Elle conduit à plâtrer l'effondrement de l'Europe gothique au xv^e siècle, le désastre du Sacerdoce décomposé par le Grand Schisme du Saint-Empire ruiné par le grand interrègne, de la France ravagée par la guerre armagnaque, de l'Allemagne ravagée par la Praguerie, de l'Angleterre ravagée par la guerre des Deux-Roses, de l'Occident dépeuplé par la peste, l'Europe ultérieurement triomphante a voulu le regarder comme un simple incident de parcours.

C'est que la continuité fallacieuse de la chronologie, la permanence fallacieuse d'un vocable, et la prétention généalogique habituelle aux parvenus émoussent la sensibilité des Européens aux trous, aux sauts quantiques de leur histoire. Ils vont jusqu'à se réclamer de la jeune fille trouvée, enlevée par Jupiter sur une plage d'Asie Mineure, et ne se rappellent pas que pour les Grecs « Europe » désignait un monde étranger à la Grèce.

Ils parlent comme si elle était une chose donnée dans l'espace et dans le temps.

Mais elle n'est pas une chose — comme l'est effectivement l'Egypte. Elle ne signifie rien d'autre que la série de ses projets successifs.

Projet théocratique de la Croisade qui dégénéra en rêve, après la victoire des Mamelouks, la restauration de l'empire grec, et la ruine des royaumes francs de Syrie. Projet mercantile de l'Europe humaniste. Projet enfin de la révolution industrielle.

Furent et sont « européens » ceux qui s'associèrent ou s'associèrent à ces projets ; ont cessé de l'être ceux qui s'y refusèrent : la Russie de Kiev était européenne, celle des Khans mongols, non pas, celle de Pierre le Grand l'est derechef. De même l'Espagne est à la tête de l'Europe, quand elle fournit ses caravelles à

Christophe Colomb, et ne l'est plus au XIX^e siècle, quand elle dédaigne la construction des usines.

Malgré qu'en aient eu Napoléon, Guillaume II et parfois le général de Gaulle — opposer au « continent européen » l'Angleterre « qui est une île » me paraît insoutenable : l'Europe n'est pas un continent, l'Angleterre est un archipel plutôt qu'une île : en fait, elle s'est associée à la Croisade, elle a bâti des cathédrales à ogives, elle donne à la Renaissance, Shakespeare, à la Réforme, Cromwell, à la physique moderne, Newton, à la biologie, Darwin ; si elle n'a pas ouvert l'épopée coloniale de l'Europe, elle y a œuvré autant que toute autre nation. Après avoir été le pays des marchands et des marins, elle est devenue le pionnier de la grande industrie. Pas un chapitre de l'histoire européenne où elle ne soit présente.

Sans doute, elle s'est opposée aux tentations unificatrices de l'Empire, du Sacerdoce, des Habsbourg, de Napoléon, du II^e et du III^e Reich.

Mais, l'unification qu'elle a combattue, les Européens n'en voulaient pas. Un de leurs traits les plus constants est de séparer le Temporel et le Spirituel ; leur dualité s'accorde mal avec l'unité monolithique des empires.

C'est là, probablement, la raison pour laquelle l'Angleterre, conquise avec tant de facilité par les Romains, les Danois, les Normands, et que, même au XVII^e siècle, la flotte hollandaise réussit à atteindre, s'avère invincible, inaccessible, aux forces incommensurables avec les siennes, de Philippe II, de Louis XIV, de Napoléon et de Guillaume II : les Européens n'ont pas désiré que l'Armada coule les navires de Drake, ni Napoléon ceux de Nelson, ni que la Luftwaffe de Goering anéantisse la Royal Air Force de Churchill.

L'Europe n'est pas une fraction déterminée de l'étendue. Pas davantage une continuité. Il n'est pas raisonnable de voir dans Henri le Navigateur un descendant d'Urbain II, non plus que dans les Césars germaniques des successeurs de Charlemagne, ni en Charlemagne une réincarnation d'Auguste ou d'Adrien.

Mais de ce que l'Europe ne soit pas une chose, il ne suit pas qu'elle ne soit rien du tout. Elle ne ressemble pas à ce que Michelet exprime par le mot : personne, mais beaucoup à ce que Michel Foucault entend par : énoncé — qui, en soi-même, n'a pas de sens, mais le prend par rapport à des ensembles, d'ailleurs

variables, d'autres énoncés. L'Europe a un sens très clair par rapport à l'Islam qui du XIII^e au XVI^e siècle la menace. Elle en a un par rapport aux empires coloniaux qu'elle conquiert et qu'elle abandonne. Si elle n'a pas été une nation, elle a été au XVII^e, au XVIII^e, au XIX^e siècle un « concert » où chaque instrument a sa partie mais peut rester muet un temps alors que les autres continuent à jouer.

Son histoire procède par bonds. Qui aurait prévu, au IX^e siècle, quand elle ne pouvait même pas défendre ses fleuves contre les navires vikings, qu'elle deviendrait maîtresse des océans ?

Elle ne manifeste son unité que par une concordance des destins : l'Angleterre, la France, l'Allemagne naissent ensemble, profitent du printemps gothique, dépérissent au XV^e, reprennent vie au XVI^e siècle, subissent et surmontent ensemble la crise générale qui produit la guerre de Trente Ans, la révolution anglaise, la Fronde — et en Russie le temps des troubles.

Mais cette concordance, elle-même, garde rarement un caractère général : les cités italiennes et flamandes, les principautés d'Allemagne subsistent, alors que la France, l'Espagne, l'Angleterre deviennent des royaumes. En fait, l'histoire européenne cesse rarement de se diviser en structures différentes ; l'épanouissement de la peinture florentine continue malgré la décadence de la République. La puissance française est diminuée, après les traités de Vienne, le rayonnement spirituel de la France ne l'est pas. Dostoïevski n'a sans doute pas tort de regarder comme « un cimetière » l'Europe occidentale ; il n'a quand même pas pleinement raison de juger mortes, cadavériques, l'Allemagne de Nietzsche, la France des impressionnistes — de Flaubert — et de Michelet.

A qui lui demande : « qu'êtes-vous » ? l'Europe répond par des balbutiements sans cohérence. Mais elle donne des réponses assez claires à qui lui demande ce qu'elle fait et ce qu'elle veut.

L'historien subit toujours la tentation de prétendre réduire à l'unité les multiplicités synchroniques que le réel lui propose. Il aimerait que politique, religion, droit, sciences, lettres et arts se déroulent ensemble, d'un seul mouvement, comme dans le monde hellénique et romain. Mais il ne peut y réussir, fût-ce en recourant aux trompe-l'œil : Watteau est baroque par rapport à Poussin, encore plus, à Giotto, mais il l'est aussi par rapport à

David. Comparée à la Chanson de Roland, la poésie de Charles d'Orléans paraît décadente, mais non pas celle de Vigny comparée à celle de Ducis. On peut ranger Racine et même Corneille dans le « baroque », mais non pas Descartes. Notre littérature est peut-être « vieille », notre génétique sûrement pas.

Lès efforts conjugués de dix Spengler et de vingt Toynbee ne peuvent faire que la physique d'Einstein soit « décadente ». Claude Bernard ne devait pas être contemporain de Renan, non plus que Mendel de Brahms. Ni la tour Eiffel du Grand Palais et du « modern style » ; mais ils le sont. Le « déclin de l'Occident » est acquis dès la chute de Napoléon. Mais il l'était déjà au XIV^e siècle. Stoppé au XVI^e, par les découvertes maritimes, il l'est, au XIX^e, par les découvertes de la Science, de la Technique, des sources nouvelles d'énergie. Mahomet II, Henri V, Charles VII ne pouvaient prévoir Christophe Colomb, Alexandre I^{er}, Metternich. Talleyrand ne pouvait pas davantage prévoir la locomotive, l'automobile, l'avion — et la bombe atomique. L'Europe est, elle a toujours été, vieille d'un côté, jeune de l'autre. Marx est à la fois un épigone de Hegel et l'ancêtre éponyme de Lénine et de Mao Tsé-toung. Autant il est facile de sentir qu'Anacréon est postérieur à Eschyle et la colonne Trajane au Parthénon, autant il serait difficile de deviner, si on l'ignorait, qu'Evariste Galois est mort la même année que Goethe et Curie trois ans après la première de Pelléas-Mélisande.

Je me reproche de m'être moi-même laissé prendre maintes fois aux fausses perspectives de la chronologie.

Le lecteur excusera, j'espère, les fautes innombrables de l'auteur, qui garde du moins le mérite de n'avoir pas désespéré de l'Europe, quand sévissait sur elle la plus affreuse barbarie, non plus que de la Raison — quand un vent de folie soulevait les plus hautes vagues, jamais connues, de la cruauté.

INTRODUCTION

L'excès même de la prétention que ce livre implique et que son titre étale lui servira, espère-t-on, d'excuse. L'auteur compte que personne ne le croira si naïf qu'il ait pensé faire le tour d'un sujet dont chaque partie réclamerait l'effort de toute une vie.

Ces « ouvrages généraux » ont toujours demandé beaucoup d'audace : ils supposent de la témérité quand l'épigraphie et l'archéologie progressent comme elles font depuis un siècle. Il faut toutefois préserver l'optimisme un peu candide, sans lequel ces sortes de synthèses ne seraient jamais entreprises. Spécialistes et savants peuvent se moquer, non se passer d'elles. Car les monographies les mieux limitées ne sont possibles que par rapport aux vues d'ensemble auxquelles, nécessairement, elles se réfèrent. Le devenir ne se laisse pas mieux diviser qu'embrasser. Une étude sur la section des piques dans l'après-midi du 9 Thermidor n'a de sens que par rapport au drame thermidorien et au drame plus général de la Révolution française. Se refuser aux synthèses nouvelles, c'est donc river les spécialistes aux synthèses anciennes que, précisément, leurs travaux périment.

Il est d'ailleurs probable qu'on ne reprochera pas seulement à cette Histoire de l'Europe d'être trop ambitieuse ; on lui reprochera aussi de ne l'être pas assez. On doutera qu'il soit légitime d'isoler l'histoire européenne de l'histoire générale et même de la préhistoire.

Cette histoire, réellement universelle, M. Wells en a déjà donné une esquisse dans un livre célèbre, qui ouvre sans doute la voie de l'avenir.

Il nous a paru prématuré de nous y engager quant à présent. Les archéologues ont beaucoup avancé dans l'exploration du passé ; mais en ce domaine comme en bien d'autres, la sensibilité et la compréhension ont progressé plus lentement que la connaissance. Nous sommes passablement informés de la catastrophe que furent pour l'Égypte ancienne les invasions des Hyksos¹. Mais cette catastrophe nous touche assez peu, alors que celle de l'Empire romain éveille en nous des résonances profondes. Nous avons tort ; il en est quand même ainsi. Il faut attendre que, prenant une conscience plus claire des liens qui unissent dans l'espace comme dans le temps nos destins à ceux des cultures mortes, nous achevions d'apprendre ce que nous savons déjà.

L'Europe, en revanche, est plus que jamais présente au cœur et à la pensée des Européens. Nous sommes d'autant plus obsédés par elle que les menaces accumulées contre sa vie deviennent plus lourdes. Ce livre est un livre de guerre, quoique je ne l'aie pas voulu. Je l'ai entrepris en 1938, je l'ai poursuivi dans des conditions déplorables, loin des sources et même des bibliothèques auxquelles j'eusse désiré recourir. Quoique j'aie senti toujours davantage l'insuffisance de ma documentation — et l'insuffisance de mon savoir — je l'ai poursuivi avec une ardeur croissante parce qu'il prenait pour moi un caractère de nécessité de plus en plus impérieux.

C'est sans doute qu'on ne peut pas durer dans les schèmes historiques hérités du XIX^e siècle, quand le monde auquel ils correspondaient se trouve ravagé, transmué. Le XIX^e siècle a été le grand siècle de l'Histoire. Il a été aussi le siècle des nationalités. Il a donc gauchi l'Histoire par rapport aux passions nationalistes. Il a ainsi faussé la représentation des choses en même temps qu'il surexcitait les antagonismes des peuples.

Aussi la Première Guerre mondiale provoqua-t-elle un sursaut de révolte contre l'Histoire, pourvoyeuse de batailles, dont les mots de passe deviennent si vite des cris de guerre.

Révolte bien brève d'ailleurs, et bien vaine ! L'Histoire domine

1. Hyksos : vers l'an 2000, des nomades asiatiques envahissent l'Égypte et la ravagent. Les invasions hyksos furent sans doute pour la civilisation orientale une catastrophe plus importante que les invasions gothiques et hunniques pour la civilisation romaine.

nos pensées ; elle domine nos vies. Son champ n'a jamais été si large, sa puissance n'a jamais été si grande. Les sciences de la nature elles-mêmes, qui du temps de Berthelot la regardaient avec quelque superbe, tendent aujourd'hui vers une représentation historique des phénomènes qu'elles dénombrent. Dans une physique qui substitue les « vérités statistiques » aux « axiomes éternels », la notion toute historique d'événement joue un rôle de plus en plus vaste. Et, d'autre part, les guerres modernes ne révèlent que trop la terrifiante force de déflagration que recèlent les mythes accumulés par l'histoire romantique.

Il est donc vain de nous rebeller contre l'Histoire. Elle est plus forte que nous. Dans ce domaine encore, l'homme ne peut desserrer les fatalités qui le poignent, sans un acte d'humilité par quoi, d'abord, il se soumet à elles. L'Histoire seule, probablement, peut guérir les maux qu'elle produit. Encore faut-il la suivre avec quelque souplesse, quelque résignation, la considérer d'un esprit non prévenu et d'abord ne pas chercher en elle un arsenal où armer les passions.

Depuis Jérusalem et depuis Rome, on voudrait que l'Histoire corroborât la morale. On voudrait que les nations fussent des « personnes » responsables de leurs destins, que les victoires fussent la récompense de leurs mérites et les défaites le châtement de leurs péchés. On fausse ainsi les faits. Il est probable que le déclin de la Cité provoque l'abaissement des vertus civiques plus qu'il n'en résulte et que les patries, comme les femmes, risquent d'être aimées avec moins d'ardeur quand l'âge ou la maladie leur retirent la séduction de la jeunesse. Mais tout et tous ici conspirent aux mêmes mensonges. Les vainqueurs tout naturellement attribuent leurs victoires à leurs vertus. Et les vaincus aiment mieux s'accuser de négligence, de sottise, de lâcheté que d'avouer leur déclin ; ils consentent à avoir été trahis, à s'être trahis eux-mêmes, non pas à être et à se savoir condamnés par le train général du monde... Ils croient que leur défaite tient à leur propre affaiblissement : elle tient plutôt à ce que l'adversaire, lui, est devenu plus fort. A Poltava, par exemple, la valeur de l'armée suédoise n'avait pas fléchi : c'était l'armée russe qui se trouvait enfin forgée par Pierre le Grand. De même, la cause de ruine la plus profonde de la Rome antique fut sans doute le réveil de l'Asie ; et les difficultés les plus graves de l'Europe contemporaine tiennent vraisemblablement au progrès des Amé-

riques et de la Russie. A Rocroi, le tertio restait la « fameuse infanterie espagnole », qui, depuis un siècle, dominait l'Occident ; mais Richelieu avait restauré, créé l'armée française. L'Histoire doit surmonter ces préventions qui l'infectent et regarder les sociétés du même œil dont les géologues regardent les terrains. Insoucieuse des « fautes » et des péchés, elle voit alors les civilisations s'éroder comme des chaînes de montagnes et des patries surgir comme des archipels. Elle sait bien que les nations sont elles aussi promises à la mort, elle sait que la naissance d'une culture nouvelle et la disparition d'une culture ancienne sont sans doute les deux faces d'un même événement. Car les dieux des cités passent comme passent les individus, et, dans ce domaine plus vaste, les jeunes aussi disent aux vieux : « Poussez-vous, c'est maintenant notre tour. »

Pour méconnaître ces concordances que la chronologie étale si clairement, il a fallu, il faut encore tout un système d'aberrations. Il a fallu que les Grecs divinisent leurs cités et que nous-mêmes regardions les patries comme juxtaposées dans un espace vide où elles poursuivraient côte à côte leurs destins irréductibles. Le subjectivisme nationalitaire de Fichte, le génie romanesque de Michelet, les discours de nos rhéteurs, les articles de nos journalistes nous ont peu à peu accoutumés à regarder la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, comme des héroïnes de romans, qui développeraient chacune pour soi — et quels que puissent être leurs conflits — une âme distincte éternellement de l'univers où elles baignent. D'où ces colonnes bien séparées dans lesquelles, au siècle dernier, les « tableaux » renfermaient l'histoire des nations.

Il nous faut substituer à ces histoires verticales une histoire horizontale qui fasse ressortir entre les patries la communauté d'événements, comme le sociologue la fait ressortir entre les individus.

Aussitôt, tout le paysage historique se transforme. Les antagonismes classiques des nations européennes paraissent futiles. Rivalité franco-anglaise ? Soit. Mais l'Angleterre de Guillaume le Conquérant naît avec la France capétienne. Les rois d'Angleterre sont des rois français, que leurs querelles opposent mais que la Croisade rassemble. La guerre de Cent Ans paraît d'abord une guerre civile, que les conflits intérieurs de chaque royaume

dominant : la Bourgogne et Paris même sont anglophiles. Les deux adversaires, épuisés par les batailles et par la peste, succombent l'un et l'autre à l'anarchie : en France, la terrible guerre des Armagnacs et des Bourguignons, en Angleterre la guerre des Deux-Roses.

Les deux royaumes renaissent ensemble : la France avec Louis XI, l'Angleterre avec Henri VII. Les guerres de religion les ravagent simultanément. Aux règnes sanglants de Charles IX et d'Henri III répondent les règnes sanglants d'Edouard VI et de Marie Tudor. L'ordre et la grandeur reviennent en France avec Henri IV, en Angleterre avec Elisabeth. Puis les deux nations déclinent ensemble, avec Jacques Stuart et Marie Mancini. Vingt ans à peine séparent l'un de l'autre les deux illustres génies qui semblent fixer la politique de l'Angleterre et la politique de la France : Richelieu et Cromwell. La même vague d'anarchie qui produit en Angleterre la chute de la République et la restauration de Charles II produit en France la Fronde et l'absolutisme de Louis XIV. La rivalité franco-anglaise s'affirme avec la guerre de la Ligue d'Augsbourg et avec Guillaume d'Orange. Mais, pendant que la France établit contre l'Espagne sa prééminence militaire, l'Angleterre établit contre la Hollande sa prédominance navale. En regard de Dubois : Stanhope ; en regard de Fleury : Walpole ; en regard de Chatham : Choiseul. De même, aux soldats de l'an II et de Bonaparte répondent les marins de Nelson — aux temps heureux de Louis-Philippe et de Morny : la prospérité victorienne — à l'empire de Beaconsfield : Ferry et la renaissance de l'empire colonial français.

Rivalité franco-allemande ? Hélas ! il n'en demeure pas moins que la splendeur du Saint-Empire et celle du royaume capétien furent contemporaines. Le siècle de Barberousse fut celui de Notre-Dame ; le siècle de l'empereur Frédéric II fut celui de Saint Louis. Quand la guerre de Cent Ans dépeuple la France, la Praguerie ruine l'Allemagne : quand l'Allemagne redevient florissante avec Maximilien, la France redevient opulente avec Louis XII. Elle manque de succomber sous les derniers Valois à l'effroyable hémorragie des guerres de religion, et l'Allemagne alors semble partiellement épargnée par le désastre. Pas pour longtemps : la guerre de Trente Ans la ravage jusqu'à un quasi-anéantissement. Après quoi, la même constellation bénéfique qui

produit en France le Grand Siècle et le Grand Roi produit à Berlin le Grand Electeur, et à Vienne Léopold le Grand, vainqueur des Turcs.

C'est qu'à la vérité, chaque nation européenne est moins influencée par son histoire particulière que par l'histoire générale de l'Occident chrétien. Toutes, elles languissent après la catastrophe romaine. Toutes elles fleurissent au printemps gothique avec le Saint-Empire, la catholicité de Cluny et de Grégoire VII, les Croisades, les cathédrales, les universités, les villes neuves et les métiers neufs. Toutes, elles sont entraînées dans un déclin général par les révolutions guelfes, les schismes de l'Eglise, les interrègnes de l'Empire, les guerres franco-anglaises et germano-slaves. Toutes, elles pâtissent de la grande montée asiatique ; toutes, elles profitent du redressement merveilleux de la Renaissance ; elles souffrent toutes des guerres de religion, elles participent toutes plus ou moins à cette extraordinaire conquête du monde qui commence avec les grandes découvertes, et pour laquelle les Espagnols relayent les Portugais, les Hollandais relayent les Espagnols, les Anglais et les Français relayent les Hollandais. Quand la Hollande et l'Angleterre fondent leurs empires maritimes, la Russie étend jusqu'au Pacifique son empire continental. Elle repousse de front, d'ouest vers l'est, ces Turco-Mongols que Colomb avait cherchés et qu'il était finalement parvenu à tourner. La vraie histoire de l'Europe, c'est celle de ses croisés, de ses conquistadores, de ses marchands, de ses ingénieurs, de ses banquiers. Elle doit assurément plus à Henri le Navigateur qu'à Charlemagne. Mais, comme les nations aspirent toutes à se sentir distinctes, elles grandissent toujours ce qui flatte leurs particularismes, et diminuent ce qui intéresse leur destinée commune. Les querelles de bornage les plus mesquines entre Somme et Danube sont exaltées au-dessus des entreprises impériales les plus gigantesques ! La France honore beaucoup plus Turenne que Jacques Cartier ; l'Angleterre honore plus Wellington, et même Marlborough, que Cecil Rhodes. L'Europe réserve à ses généraux le meilleur de ses complaisances. Émerveillée par Spinola, par Wallenstein, elle méconnaît les héros fabuleux que furent les marchands hollandais qui, mal soutenus et parfois gênés par les pouvoirs publics, établirent, sur des continents non explorés, parmi des peuples dont ils ignoraient les mœurs et jus-

qu'au langage, ces comptoirs alimentés par des flottes qu'ils affrétaient seuls, sans être couverts par aucune assurance, exposant leurs biens comme leurs vies, avec une audace sans panache, dans ces épopées sans fifres.

Qu'on essaie un instant de regarder l'Europe du point de vue d'un Asiatique, on est stupéfait aussitôt par le bouleversement des perspectives. Considérés par rapport à l'Orient, nos capitaines paraissent chétifs. Qu'est-ce que Condé, qu'est-ce que Montecuculli, à côté de Khaled qui conquiert à l'Islam toute l'Asie mineure, de Bâber, de Li-Che-Min, de Panchao ? Napoléon lui-même se meut à une échelle plus petite que Timour et que Gengis Khan. Nos batailles les plus célèbres, de Marignan à Austerlitz, de Pavie à Sedan, semblent une série d'escarmouches brillantes. Mais Cortés, mais Pizarre, mais Clive, mais Stanley, mais Bugeaud, mais Lyautey font, eux, figure de véritables conquérants ! La campagne d'Alsace de Turenne est une jolie partie d'échecs : elle importe assurément moins à l'histoire du monde que les victoires du prince Eugène, qui chasse les Turcs de Bude et de Belgrade. Il est clair que, vues du dehors, les périodes brillantes de l'Europe sont celles où elle développe son expansion sur les quatre continents, et non pas celles où elle tente ses entreprises — toujours avortées — d'empire européen. Les époques donc, où elle apparaît dans toute sa grandeur, c'est la fin du xv^e siècle, le temps de Vasco de Gama et de Colomb, bien plus que le siècle de Charles-Quint et de Philippe II. C'est la fin du xvi^e siècle, avec les grands amiraux anglais et les grands négociants hollandais, bien plus que le xviii^e siècle de Louis XIV. C'est surtout le siècle de Louis XV qui voit, de toutes parts, le recul de l'Asie, et non celui de la Révolution et de l'Empire, qui voit, de toutes parts, le recul de l'Europe. Un Turc ne saurait oublier que ses vizirs giflaient l'ambassadeur de Louis XIV et qu'ils sollicitaient, au contraire, le concours de Bonneval, de Villeneuve et de Tott ; que Bonaparte s'enfuit de l'Egypte où Kléber mourut, et d'où Menou fut chassé, malgré son mariage musulman, alors que Charles X et Louis-Philippe réussirent la conquête de l'Algérie. Un non-Européen doit trouver bien étrange qu'Etienne Marcel ait sa statue dans Paris, où ni Montcalm, ni Dupleix n'ont la leur, où on cherche vainement celle de Faidherbe à qui la France doit le Sénégal, celle de Duplessis, à qui elle doit la Martinique.

Emmanuel Berl

HISTOIRE DE L'EUROPE

D'Attila à Tamerlan

Au XVIII^e siècle, l'Histoire était généralement exempte des passions nationales : les historiens du XIX^e siècle et, plus que tous les autres, les historiens allemands s'y adonnèrent avec une croissante frénésie. Ils transformèrent en arsenaux les archives.


L'Europe du XX^e siècle est sans doute trop menacée, elle devient trop misérable pour le luxe monstrueusement onéreux de ses antagonismes nationaux. Elle doit prendre, et elle prendra, une conscience toujours plus claire de ses profondes solidarités.

Aux histoires de ses diverses patries, elle substituera celle de leur commun passé.

Ce premier volume considère l'Occident chrétien d'Attila à Tamerlan : c'est l'épopée de la Chrétienté gothique. Entre la Louve et le Croissant, l'Europe, qu'après le désastre de Rome l'Asie menace de submerger, se ressaisit et se reforme : les Croisés poussent ses frontières jusqu'à la Syrie. Les contradictions du Césaropapisme, les guerres intestines, les hérésies, la retombée de l'élan vital - dans l'Islam comme dans la Chrétienté - ouvrent une chance nouvelle à l'Asie, qui, en cinq siècles, produit les empires formidables et précaires des Khitais, des Ghaznévides, des Seldjoucides, de Gengis Khan, de Mengou, de Bajazet, de Tamerlan. Si bien qu'à la fin du XV^e siècle, l'Occident paraît promis aux mêmes périls qu'il avait surmontés entre le V^e et le X^e siècle. Il va d'ailleurs les surmonter encore par un nouveau miracle culturel : les grandes découvertes, l'humanisme et la Renaissance ; les sédentaires l'emportent décidément sur les nomades.

Ce millénaire, si longtemps méconnu, est pourtant celui qui comporte pour nous les plus précieuses leçons.

nrf

 83-III A 20948 ISBN 2-07-020948-2

105 FF tc

prix de lancement
85 FF tc
jusqu'au 30-4-83

Extrait de la publication